

Un « réalisme suicidaire » à la française ?

Near Death Experience

Pierre-Alexandre Fradet

Number 294, January–February 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73407ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fradet, P.-A. (2015). Review of [Un « réalisme suicidaire » à la française ? / *Near Death Experience*]. *Séquences*, (294), 33–33.

Near Death Experience

Un « réalisme suicidaire » à la française ?

Dans le jargon scientifique, une expérience de mort imminente désigne l'état de conscience par lequel on passe après la mort ou un coma. Quiconque le traverse expérimente donc une situation postérieure au trépas ou, pour mieux dire, le passage de l'être au non-être, une certaine conscience du néant. Le dernier opus de Delépine et Kervern associe cet état limite au cas d'un cinquantenaire, Paul, habilement interprété par un écrivain dont les romans abordent sans détour un sujet devenu un leitmotiv de la création, la dépression.

PIERRE-ALEXANDRE FRADET



Le personnage principal, sans cesse aspiré vers le bas

« **D**epuis une décennie, le cinéma québécois semble s'enfoncer dans une espèce de *Weltschmerz* nihiliste et austère que je me plais à nommer le réalisme suicidaire. Un mouvement qui se caractérise par son intérêt pour une forme de mélancolie, morne et inconsolable, doublée d'une préoccupation thématique constante pour le suicide. Un film placé sous le signe du réalisme suicidaire se concentre le plus souvent, mais pas toujours, sur un personnage masculin aux prises avec une dépression que rien ne semble pouvoir soigner. »¹ Prenant pour exemple le travail de Simon Lavoie, Mathieu Denis, Anne Émond, Maxime Giroux, Nicolas Roy, Sébastien Pilote, Sophie Goyette, Guy Édoin, Yves-Christian Fournier, Stéphane Lafleur, Podz et Denis Côté (bref, les représentants du renouveau), Matthew Rankin pourrait sembler avoir raison sur sa caractérisation du cinéma québécois, si ce n'était que ses remarques sont trop réductrices, perdant de vue le côté lumineux de bon nombre de films actuels: une vaste part de l'œuvre de Xavier Dolan, qui a la particularité d'habiller avec éclat et d'enseigner avec emphase les moments les plus sombres, mais aussi les fins de *En terrains connus*, *Tu dors Nicole*, *Camion*, *Curling...*

S'il existe quelque chose de tel qu'un réalisme suicidaire, il doit donc se situer ailleurs que dans le renouveau du cinéma québécois. Or, on ne force pas la note en inscrivant dans cette catégorie le récent *Near Death Experience*. Là où les œuvres du renouveau déplorent négativement un état de fait, puis dégagent positivement différentes pistes de solutions – à travers deux efforts distincts mais complémentaires –, le film de Delépine et Kervern s'en tient au versant négatif, enfermant le spectateur dans l'impression que le point de départ et le point d'arrivée de l'Occident sont une seule et même chose: la dépression. Paul, antihéros patraque

employé d'une compagnie de télécommunications, part en cavale à vélo. Il ne rentrera jamais au bercail, guidé par un désir d'éloignement et une quête d'isolement pur. La plus grande réussite de *Near Death Experience* correspond sans doute à la scène où Paul demeure suspendu dans les airs, à mi-chemin entre une vie qui ne signifie plus rien pour lui et une mort qu'il ne parvient pas à se donner, mais dont il éprouve déjà la lourdeur. On en déduit que le véritable malheur n'est peut-être pas tant celui d'être triste à toute heure que celui d'ignorer si l'on est heureux ou pas, et, par conséquent, d'évoluer dans un tiède entre-deux. Autre sommet du film: la séquence où Paul joue avec un vagabond dans le sable, comme un gamin. Le souffle que redonne au film ce court passage est néanmoins brisé par la grisaille mentale dont continue de témoigner le personnage principal, sans cesse aspiré vers le bas – tout comme le spectateur d'ailleurs.

Il semble généralement de bon ton, au cinéma, de porter un regard tranchant et acéré sur sa société, au lieu de demeurer apolitique et risquer pour cela d'être taxé de bonhomie. Mais lorsqu'on poursuit des objectifs aussi convenus que ceux de traiter de l'incommunicabilité, de s'en prendre au *carte-postalisme* et de « sortir le spectateur de sa zone de confort », on est loin du hors-norme: on singe la contestation, sans la réaliser. Bien plus judicieuses semblent dès lors les démarches qui, loin d'atterrer le spectateur, galvanisent son expérience à la manière du chamarré *Mommy*, dont les moments gais (et tragiques) constituent autant d'électrochocs.

La photographie *arty*, le côté artisanal et la part d'obscurité qui se dégagent de *Near Death Experience* ne changent rien au résultat. On a affaire ici à un film poseur dans le droit fil de plusieurs autres des projets qu'avaient proposés Delépine et Kervern. Les deux rebelles de service n'échouent pas à tout coup, mais de leurs films émane trop souvent l'impression qu'ils veulent choquer, alors que la tentative de choquer ainsi, peut-être bien, ne choque pas. 📌 Cote: ★½

¹ Matthew Rankin, « Quelques observations québéco-winnipegaises sur le réalisme suicidaire », 24 images (blogue), 27/08/2014: <http://revue24images.com/blogues-article-detail/2087>.

■ **Origine:** France – **Année:** 2014 – **Durée:** 1 h 27 – **Réal.:** Benoît Delépine, Gustave Kervern – **Scén.:** Benoît Delépine, Gustave Kervern – **Images:** Hugues Poulain – **Mont.:** Stéphane Elmadjian – **Son:** Guillaume Lebraz – **Int.:** Michel Houellebecq (Paul), Marius Bertram (le vagabond), Bertrand Delépine (le collègue Orange 1), Gustave Kervern (le collègue Orange 2), Manon Chancé (l'automobiliste) – **Prod.:** Benoît Delépine, Gustave Kervern – **Dist. / Contact:** Ad Vitam (France).